

CULTURE

En Grèce, la danse s'exerce au système D

Face à la crise, les chorégraphes hellènes rivalisent de créativité, comme l'illustre le festival DañsFabrik, à Brest

DANSE
ATHÈNES

Une manifestation par jour ou presque. Policiers en attente derrière leur bouclier près de la place Syntagma, où se trouve le Parlement. De là partent les rassemblements qui bloquent régulièrement le centre-ville. Ambiance en berne, fatalisme en rapport, taux de suicide à la hausse, Athènes n'a pas le moral. Les poubelles continuent de brûler dans le quartier populaire d'Exarchia, où nichent les anarchistes, mais aussi les étudiants et les artistes.

A deux pas des drapeaux noirs, un vent de rébellion pacifique se lève dans des lieux alternatifs de plus en plus nombreux depuis 2010. Ces périscoptes de vitalité créatrice donnent aussi la température de la crise. Chaleur humaine et bouts de chandelle inversement proportionnels à l'absence d'argent et de soutien institutionnel. A Exarchia, mercredi 13 janvier, le studio d'arts visuels 3137, créé en 2012 par trois plasticiens, ouvrait sa porte à la danse. La chorégraphe Lenio Kaklea, installée en France depuis 2005, y présentait *Arranged by Date*, balade au cœur de postures piochées dans des images d'art. Entrée libre contre quelques pièces, thé et discussions sur les bancs, dehors. « Athènes est comme une ville de périphérie, avec des conditions de création extrêmement dures, mais aussi de nouvelles possibilités d'échanges artistiques », commentait-elle.

Lenio Kaklea ouvre, lundi 29 février, le festival DañsFabrik, piloté par Matthieu Banville, à Brest (Finistère). Elle y a invité les chorégraphes grecques Iris Karayan et Mariela Nestora ou qui appartiennent à la diaspora, comme Alexandra Bachzetsis. Tendances conceptuelle pour un programme qui tente de « penser la communauté, en s'intéressant aux modes de production marginaux à l'œuvre dans le champ chorégraphique, qui est lui-même marginal ».

En Grèce, le paysage de la danse contemporaine, apparu au milieu des années 1980, compte, selon l'Association des chorégraphes grecs, une centaine d'artistes, dont

une petite quarantaine sont véritablement actifs. Dans un contexte dominé historiquement par le théâtre – la semaine du 22 février, 150 spectacles théâtraux étaient programmés dans la capitale, contre dix de danse –, sans aucune subvention gouvernementale depuis 2010, leur survie exige des trésors de combativité.

Seules possibilités de financement : le centre culturel Onassis et le Festival d'Athènes, dont Jan Fabre vient de prendre la direction – il succède à Yorgos Loukos. « C'est un défi dans le bon sens, cette nomination, affirme Klimentini Vounelaki, critique de danse et programmatrice de la manifestation. Il montre la volonté d'ouvrir les portes à l'altérité. » « Si la Grèce incarne la crise en Europe, la danse contemporaine a toujours été dans une situation difficile chez nous, poursuit-elle. C'est une spécificité grecque – un type de "solitude nationale", hybride culturel entre l'Ouest et l'Est –, qui est marquée par une absence de politique pour l'art contemporain et par la mise en place d'un système rudimentaire. Les chorégraphes sont de plus en plus créatifs, reviennent à l'essentiel et investissent, faute de moyens, les lieux indépendants. Au risque de verser dans la performance. »

« Peu de festivals, pas de tournée »

De fait, les friches rénovées se bousculent. Dans le quartier excentré de Kypseli, habité par des retraités, les classes populaires et les immigrés, le Centre de contrôle de télévision, ouvert en 2012 par Fotini Banou et Dimitris Alexakis, fait parler de lui. A l'affiche, samedi 16 janvier, le projet collectif des chorégraphes Kostas Tsioukas, Maria Koliopoulou, Katerina Skiada, Iris Karayan et Mariela Nestora, programmé le 5 mars à DañsFabrik : chacun des participants s'est fait tailler un solo signé par les quatre autres.

Cette multisignature est née, en 2012, au Théâtre Embros, un squat historique géré par le collectif Maviil. « Depuis le début de la crise, beaucoup de choses ont changé, explique Mariela Nestora. Les danseurs forment des coalitions, rassemblent leurs forces. Ils sont plus conscients de leur poten-

tiel, dans un contexte où il y a peu de festivals, pas de tournée et de plus en plus de chorégraphes. »

Autant dire que le Centre de contrôle de télévision croule sous les dossiers d'artistes de tout poil qui cherchent un lieu pour montrer leur travail. Ouvert six jours sur sept, avec des propositions variées chaque soir, cet espace de 180 m² a déjà vu défiler 800 comédiens, musiciens, danseurs. Ticket entre 5 et 10 euros, partage des recettes à 50-50 entre les invités et les directeurs. Ce lieu est typique de l'économie alternative et familiale, qui fait vivre nombre de personnes en Grèce. « Je suis née dans cet immeuble, raconte Fotini Banou. Mon grand-père rêvait d'y installer une taverne. Entre-temps, mon oncle y a réparé des télévi-

Dans un contexte dominé par le théâtre, sans subventions du gouvernement depuis 2010, la survie des chorégraphes exige des trésors de combativité

sions. Lorsque nous avons décidé de nous y installer, il était vide depuis vingt ans. »

Le Centre de contrôle de télévision a pris modèle sur d'autres es-

paces indépendants, comme le Studio Kinitiras (« moteur »), situé près de l'Acropole et fondé en 2010 par la chorégraphe Antigone Gyra, ou le studio associatif Faux Mouvement, dans le centre d'Athènes. Ce système D ne date pas d'hier. C'est dans un squat où le chorégraphe Dimitris Papaioannou travaillait depuis dix-sept ans que le comité des Jeux olympiques est venu le chercher pour mettre en scène les cérémonies de 2004 à Athènes. Mais Papaioannou – aujourd'hui reconnu dans le monde entier – reste une anomalie, tant la majorité des chorégraphes grecs luttent pour survivre. Comme ses collègues, Mariela Nestora multiplie les boulots : professeure de danse et de technique d'analyse de mouvement Fel-

denkraï, collaboratrice sur des spectacles théâtraux, elle crée une chorégraphie par an qu'elle présente deux à cinq fois et ne peut pas toujours payer ses interprètes.

Dans ce paysage sinistré, le festival DañsFabrik est une providence. « Je tourne très peu et c'est une chance de présenter notre travail à des diffuseurs, dit Mariela Nestora. La dernière fois que je suis venue danser en France, c'était en 1999 ! La Grèce est loin. Envoyer des vidéos ne suffit pas. J'espère que nous allons trouver des coproducteurs pour consolider notre pièce collective et donner envie à d'autres de se joindre à nous. » ■

ROSITA BOISSEAU

DañsFabrik, Brest. Du 29 février au 5 mars. Tél. : 02-98-33-70-70.



Répétitions d'« Alaska », de la chorégraphe Iris Karayan, au centre culturel Onassis, à Athènes. C. CARRAS/ONASSIS CULTURAL CENTRE ATHENS